

LE RACONTEUR

Journal Trimestriel

La Société d'Histoire St-Basile de Portneuf Inc.

Volume 4, Numéro 2, Mars 2004.



Histoire et généalogie

La Société d'Histoire Saint-Basile de Portneuf Inc. modifie son appellation en signe d'ouverture aux adeptes de la généalogie. Elle s'appellera désormais La Société d'Histoire et de Généalogie Saint-Basile de Portneuf Inc. Vous avez pu constater jusqu'à maintenant dans Le Raconteur différents articles traitant de ce sujet, nous tenterons d'y faire référence aussi souvent que possible à l'avenir.

Les personnes intéressées à recevoir de l'information de base sur la recherche des ancêtres sont invitées au local du Cercle des Fermières, situé sur la rue Caron, le lundi 22 mars à 19 heures 30. Nous profiterons de la tenue de notre assemblée générale annuelle pour offrir cette initiation à la généalogie.

Nous vous invitons à participer nombreux à cette soirée. Pour nous c'est l'occasion d'échanger et d'écouter vos commentaires sur la société d'histoire, ses réalisations et ses projets. C'est pour vous l'occasion de nous démontrer l'intérêt que suscitent nos actions et pour nous, votre participation est la source de motivation à continuer.

Si vous avez de vieilles photos à partager, amenez-les. Nous pourrions les numériser sur place et vous repartirez avec vos photos.

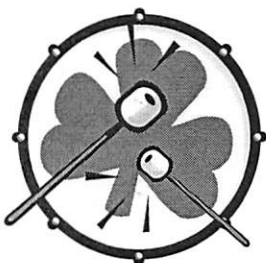
Au plaisir de vous y rencontrer.

Yves Marcotte pour le bureau de direction de la société d'histoire.

Concours de photographies.

Le concours de photographies lancé en décembre dernier se termine le 11 avril 2004. Nous tenons à remercier les personnes qui se sont inscrites à ce concours en nous faisant parvenir de belles photographies de famille et autres. Profitez de notre assemblée du 22 mars au local du Cercle des Fermières pour nous apportez vos photographies. Vous courrez la chance de vous mériter les deux beaux livres de la société d'histoire soit : Miroir sur 150 d'histoire et La vie religieuse et sacerdotale à St-Basile 1843-2003.

Merci à M. Claude Mercure, M. Lionel Hamel, Mme Agnès L. Cameron, Mme Noëlla Marcotte Genest et à Mme Annette Jobin Leclerc pour les belles photographies.



Nous profitons de l'occasion qui nous est donnée pour souhaiter à tous nos concitoyens de descendance irlandaise une joyeuse fête de la Saint-Patrick qui se déroule le 17 mars.

Que cette fête se déroule dans la paix et la fraternité pour chacun de vous !

Entrevue avec Mme Jeanne Gingras Suzor

Mme Marie-Jeanne Gingras Suzor est née le 23 février 1923, au Grand Rang, fille d'Albert Gingras et d'Éméline Barrette qui se sont mariés en 1910 et ont eu quinze enfants, treize vivants. Tous les enfants ont été baptisés à l'église de St-Basile.

La famille Gingras a été la première famille canadienne française à s'établir au Grand Rang et à y fréquenter l'école, tous les autres élèves étaient des canadiens irlandais. Les enfants débutaient l'école à l'âge de sept ans jusqu'à l'âge de treize ans. Été comme hiver, ils voyageaient à pied. Mme Jeanne aurait bien aimé faire de plus longues études, car elle parlait les deux langues. La deuxième famille de langue française à s'établir dans le Grand Rang a été la famille Moisan dans les années trente; cette famille possédait un petit magasin. À tous les dimanches, la famille Gingras se rendait à cheval à la messe à St-Raymond; une heure et demie de route à l'aller et autant au retour, à l'époque, la route était en terre ou en « gravelle ».

Durant leur enfance, Jeanne, ainsi que ses frères et sœurs aidaient leurs parents aux temps des foins, à la récolte du grand jardin, à la cueillette des fraises pour vendre. Ils apportaient aussi leur aide à leur père qui possédait un four à charbon. Tout ceci leur procurait le revenu nécessaire, ils n'ont jamais manqué d'argent.

Jeannine : « Mme Jeanne, avez-vous déjà travaillé à l'extérieur ? »

Mme Jeanne : « J'ai travaillé à Chute Panet, chez des Irlandais, M. & Mme Cleary, des gens très recevant. À chaque année à la Saint-Patrice, ils organisaient toujours une grosse soirée de danse. Ils étaient de fervents catholiques, le vendredi saint, à trois heures de l'après-midi, toute la famille se mettait à genoux



pour réciter le chapelet. D'autres Irlandais étaient de religion anglicane. C'est vers les années 1833 qu'un groupe d'Irlandais est venu s'établir dans le secteur Bourg-Louis. De nouveaux arrivants s'installèrent dans le Grand Rang et ont fait construire une chapelle anglicane qui fut nommée St-Barthelemy. C'est la plus ancienne église anglicane de la région. Les Irlandais étaient des gens avec beaucoup de caractère, il fallait dire comme eux. C'était du bien bon monde et heureux, ils prenaient le temps de vivre. En vrais gentlemen-farmers, ils prenaient un petit coup, même au décès d'une personne chère; ils avaient de la peine, mais disaient que cette rencontre avec les parents et amis était une fête de famille. Ce sont des gens qui s'aiment beaucoup et qui sont très charitables. Ils ont appris à se serrer les coudes, car dès leur arrivée en sol canadien, un destin tragique attendait un grand nombre d'entre eux à la Grosse Île surnommée l'Île de la Quarantaine. Le souvenir de leurs ancêtres qui ont connu des jours de terreur traduit bien le désir de ce peuple d'aller plus loin. La chanson « When Irish eyes are smiling », est devenue avec le temps un héritage de ces gens fiers et courageux. »

Mme Jeanne Gingras & M. Ronaldo Suzor, le matin de leur mariage, le 26 septembre 1945.

Société d'Histoire (c.c.t. 3-137)

Fonds : Mme Ronaldo Suzor

Jeannine : « Avez-vous déjà travaillé à Québec ? »

Mme Jeanne : « J'ai été engagé chez le Lieutenant-Colonel Dansereau, rue Bougainville à Québec parce que j'étais bilingue. Tous les matins un « battman » venait chez le colonel pour l'aider à s'habiller, cirer ses chaussures, froter les boutons de son veston et de sa boucle de ceinture. Un chauffeur avec une grosse voiture venait le chercher. Très souvent M. & Mme donnaient de grandes réceptions, les invités étaient très chics. Tout ce monde était dans l'armée. »

Puis ce fut la rencontre avec celui qui devait devenir son mari. C'est dans une soirée de danse que Jeanne et Ronaldo se sont rencontrés; ils se sont fréquentés jusqu'au jour où ils décidèrent de se marier le mercredi 26 septembre 1945 à neuf heures du matin en l'église de St-Basile. Tout le Grand Rang fut invité

à la noce; la musique était organisée par M. Cloutier du Lac Sergent et les « gages » avaient été achetés chez Blanc Bédard.

Jeannine : « *Est-ce-que vous aviez une robe longue ?* »

Mme Jeanne : « *Oui, ma robe de noce était en satin broché de couleur crème ivoire avec un diadème et un beau bouquet de fleurs rose pâle, des fleurs en peau d'œuf. Ronaldo avait un bel habit bleu marin acheté chez Gédéon Delisle. J'ai gardé ma robe de noce toute la journée et le soir on a couché dans notre petit loyer chez M. Julien. La noce a duré toute la journée.* »

Jeannine : « *Vous souvenez-vous de vos cadeaux de noces ?* »

Mme Jeanne : « *Oui, c'était pas de gros cadeaux, beaucoup de plats à salade, des draps en flanelle; il se donnait aussi beaucoup de crucifix, j'en ai eu dix, de la vaisselle et deux plats en argent. Le prix du mariage avec l'orgue et le chant était de \$5.00.*

Ma mère a beaucoup travaillé, aidé des voisines, elles ont préparé toute la nourriture sur un poêle à bois. Pour la soirée, il y avait encore cent personnes. »

Les nouveaux mariés ont demeuré un an chez M. Julien après leur mariage. M. Julien était un homme bon, mais Mme Julien était une personne sévère, très économe et exigeante. Pour donner un exemple, Mme Jeanne me mentionne qu'une seule lumière devait être allumée, si elle en allumait une deuxième, Mme Julien cognait au plafond avec le manche à balai et disait : « *Il y a une deuxième lumière allumée, car la petite roue du compteur tourne trop vite.* » Au cours de leur mariage Jeanne & Ronaldo ont eu huit enfants tous vivants.

Jeannine : « *Avez-vous des souvenirs de Noël et du Jour de l'An ?* »

Mme Jeanne : « *Des beaux souvenirs. On allait à la Messe de Minuit en carriole à St-Raymond. On prenait le lunch chez ma grand-mère Barrette avant la messe, parce que dans ce temps là, la messe se terminait à deux heures et nous prenions une heure et demie pour le retour, car les chemins n'étaient pas toujours beaux. À St-Jacques, on a eu de beaux Jours de l'An avec tous les enfants, mes frères et sœurs; on faisait de la musique, la maison était toujours pleine. Chez M. Julien étaient rendu au village. Ronaldo a travaillé à Ciment Québec pendant trente ans et à sa retraite, il avait un hobby, il faisait de la sculpture sur bois, des chevaux avec des voitures.*

Au cours de leurs années de mariage Jeanne et Ronaldo ont beaucoup voyagé : l'Europe, la Floride, Cuba, les Îles de la Madeleine, ainsi que de nombreux voyages organisés.

Malgré des problèmes de santé, Jeanne a repris sa forme et c'est une personne très polie, avec beaucoup de classe que j'ai eu la chance de rencontrer. Merci de m'avoir confié si gentiment quelques-uns de vos souvenirs.

Soyez heureuse avec vos enfants et petits-enfants. Une ancienne voisine. Jeannine Bourgeois

Le Carnaval



En lisant le journal durant les journées froides, j'ai constaté que plusieurs articles relaient le cinquantième anniversaire du carnaval de Québec. Plongé dans mes souvenirs, je me suis souvenue que dans les années soixante-dix et pendant plusieurs années, nous avions notre carnaval à nous, très bien organisé, avec beaucoup d'activités durant janvier et février, avec les plaisirs d'hiver.

Avec l'arrivée du bonhomme, le bal des duchesses et celui de la reine avec son décor toujours de plus en plus beau à tous les ans, gardé secret et dévoilé seulement le soir même, nous étions gâtés. Les concours de costumes, de chapeaux, mascarade sur la patinoire, souper canadien, mardi-gras amusaient les gens jusqu'à la fin, soit le départ du bonhomme attendu avec tristesse.

Un soir, trois dames ont décidé de confectionner ce costume pour saluer et remercier le bonhomme. De gauche à droite Marguerite Bourgeois, Raymonde Mercure et Lucette Fiset.

Merci aux personnes qui ont été responsables de ce carnaval, elles nous ont permis d'oublier les froids de l'hiver et de nous amuser dans la joie et le plaisir.

Milles Mercis ! Marguerite Bourgeois

La Semaine Sainte

Durant les années 1940, le carême était, plus qu'aujourd'hui, un temps de pénitence et de sacrifices. Le mercredi et le vendredi de chaque semaine du carême, c'était maigre et jeûne, on pouvait manger du poisson, mais pas de viande. Chez-moi, durant le carême, je devais aller à la messe tous les matins d'école. Les statues dans l'église étaient voilées de mauve, l'église avait un air funèbre. On nous demandait de ne pas manger de bonbons et de chocolat; pour les plus vieux, c'était de cesser de fumer, de boire des liqueurs ou de la boisson jusqu'au samedi saint midi.

Le dimanche des rameaux était le début de la semaine sainte; on l'appelait aussi le dimanche de la passion. La messe était plus longue à cause de l'évangile de la passion et de la bénédiction des rameaux. Le rameau, pouvait être une palme pour certains, mais la plupart avait une branche de sapin dont le bois était enveloppé de papier pour ne pas se gommer les mains. Une fois béni, on les apportaient chacun chez-nous, après la messe. On les plaçait en évidence pour s'en servir durant les orages ou pour les malades, après les avoir trempés dans l'eau bénite. Les soeurs à l'école tressaient des palmes et en remettaient comme récompenses; c'était bien beau et bien fait. Le mercredi saint on allait à la confesse, c'était notre dernière journée d'école avant Pâques. Les soeurs nous faisaient choisir une heure pour l'adoration du jeudi saint. L'Office du jeudi saint débutait à huit heures du matin et durait au moins deux heures. Et, à partir de onze heures jusqu'à six heures du soir, les enfants se rendaient à l'église faire l'heure d'adoration qu'ils avaient choisie et de six heures du soir à huit heures le lendemain matin, des adultes, surtout des hommes, remplaçaient les enfants.

Durant la cérémonie du matin, les cloches sonnaient à toute volée et « partaient pour Rome », pour revenir le dimanche de Pâques.

Mon père, qui était forgeron, montait au clocher pour faire l'entretien des cloches et vérifier les câbles, la mécanique, graisser, etc.. Vers l'âge de dix ans, il m'amenait avec lui, quelle aventure ! Voir St-Basile de si haut et monter au clocher, c'était merveilleux, mais quelle surprise en arrivant là haut de voir les cloches qui devaient être à Rome ! Après la question, la réponse de mon père était « *on ne parle pas de ça à personne.* »

Le vendredi saint, il y avait un office le matin qui durait encore au moins deux heures. C'était le dépouillement des autels. Dans l'après-midi, à trois heures, c'était le chemin de la croix. Remarquez que la plupart du temps, à cette heure, le temps se couvre.

Dans ce temps-là, les chemins n'étaient pas ouverts et durant la dernière moitié du carême et les jours saints on déneigeait les trottoirs afin de pouvoir se rendre à la messe de Pâques en souliers.

Le samedi saint, il y avait un office qui commençait à sept heures le matin et durait presque tout l'avant-midi. Il y avait la bénédiction du feu nouveau, de l'eau bénite, le saint chrême qu'on renouvelait pour la prochaine année.

Chez-moi, le carême se terminait le samedi saint à midi; on pouvait aller à la cabane à sucre et manger de la tûre. À Pâques, c'était la messe la plus courte de l'année, l'église était en fête et décorée de ses plus beaux atours. Les femmes devaient porter une coiffure dans les églises et profitaient de la messe de Pâques pour étrenner un chapeau de paille et souvent des vêtements pour fêter l'arrivée du printemps.

À la maison, pour dîner, le dimanche de Pâques, c'était la fête du jambon. Il y avait la « *Bonne Femme de Pâques* » qui passait durant la messe, pour nous laisser des bonbons dans un panier et du chocolat dans un bibelot : un âne avec deux paniers sur le dos contenant deux oeufs au chocolat, un lapin avec une brouette contenant aussi du chocolat. Ces bibelots étaient en vaisselle, je les ai encore.

Joyeuses Pâques ! Claude Mercure

L'Anglais

Dans cet article, je vais vous parler de l'anglais enseigné à St-Basile. Comme il y avait beaucoup d'anglophones qui demeuraient à St-Basile, surtout dans le Grand Rang, Ste-Madeleine et Ste-Angélique, les maîtresses d'école devaient donc être bilingues. Il y en a eu une qui venait de St-Raymond, mais elles venaient souvent de la Gaspésie ou du Nouveau Brunswick. C'était très difficile, car elles devaient, en plus d'enseigner dans les deux langues, enseigner à sept divisions. Elles demeuraient à l'école ou dans des maisons privées. Beaucoup des élèves, comme dans les autres rangs, devaient faire plusieurs milles à pied, car il n'y avait pas d'autobus et les parents n'avaient pas le temps de les conduire à cheval. Quelques-uns plus chanceux, avaient des chiens domptés qui les amenaient à l'école le matin et les ramenaient à la maison le soir.

Il y avait des élèves de langue française qui avaient plus de facilité à apprendre et qui était moins gênés, ils ont appris à parler anglais. En plus de l'anglais enseigné dans les écoles, il y avait des jeunes francophones qui allaient demeurer chez des anglophones; ils travaillaient pour leur gîte et leur nourriture, ils apprenaient à parler anglais et souvent se trouvaient une blonde.

Dans les années quarante, il y avait plus de difficultés à trouver des professeurs bilingues dans toutes les écoles qui en avaient besoin; alors les parents allaient se plaindre à la commission scolaire et quelquefois les enfants étaient obligés d'aller dans une autre école qui avait une maîtresse bilingue. Ils devaient demeurer dans une autre famille.

Avec la centralisation des écoles, ceux qui voulaient envoyer leurs enfants à l'école anglaise devaient les envoyer à Donnacona, à Portneuf ou à Québec. Il y avait un autobus qui les voyageaient matin et soir. Aujourd'hui pour que les jeunes aient le droit d'aller à l'école anglaise, il faut qu'au moins un de leur parent ou grand-parent aient été à l'école anglaise. Quand c'est un grand-parent qui a été à l'école anglaise, c'est plus difficile, car il n'y a plus aucune preuve que l'anglais a été enseigné dans les petites écoles de rang. Pour mes petits enfants, on a retrouvé une dame de Pont-Rouge qui avait enseigné à mon mari; elle a écrit une lettre pour confirmer que l'anglais avait bien été enseigné dans les écoles de rang à St-Basile. Les enfants vont maintenant à l'école à Cap Santé pour le primaire et à Québec pour le secondaire. Depuis quelques années à l'École Les Trois Sources de St-Basile, pour donner le goût aux élèves d'apprendre une deuxième langue, la Fondation Mélanie Moïse engage une monitrice pour faire des ateliers en anglais avec les élèves de la maternelle à la cinquième année. Pour la sixième année, c'est plus intensif; dans le programme scolaire, ils ont trois après-midi sur une période de neuf jours et c'est très positif.

Agnès Lortie Cameron

ERRATUM



Lors de la dernière édition du journal, une erreur s'est glissée dans les noms inscrits à cette photographie. Je vous la représente donc avec les noms corrigés.

Mes excuses à la personne concernée.

Marie-France Alain

En arrière de gauche à droite : Réjeanne, Marie, Philippe et Agnès Lortie.

En avant de gauche à droite : Jean-Noël Lortie et Lucie Lavallée.

Les familles de 12 enfants vivants

En 1890, le gouvernement d'Honoré Mercier voulant « donner des marques de considération à la fécondité du lien sacré du mariage » fait voter une loi intitulée « Acte portant privilège aux pères ou mères de familles ayant douze enfants vivants » (53 Vict., chap. 26). Cette loi accorde gratuitement cent acres de terres publiques aux parents de douze enfants vivants, nés en légitime mariage. En 1892, on précise que les cent acres de terre doivent être choisis parmi les terres publiques propres à la culture, en vente et disponibles au moment du choix, dans le canton, la paroisse ou le territoire non organisé où le requérant demeure ou, sinon dans celui le plus rapproché de son domicile (55-56 Vict., chap. 19). À partir de 1904, les personnes ayant droit à une terre peuvent obtenir à la place une prime de \$50.00, puis la terre et la prime de \$50.00. En mai 1905, une nouvelle loi abolit les concessions de terre et les primes aux familles de douze enfants et plus (5 Ed. VII, chap. 16) mettant ainsi fin à ce programme d'aide gouvernementale.

Voici la liste des familles de notre paroisse qui ont bénéficié de ce programme :

Laurent Aylwin/Langlais & Caroline Pagé ont reçu le lot 10, rang D, canton Colbert.

Honoré Brière & Delphine Marcotte ont reçu la prime de \$50.00.

Isaïe Bédard & 2^e n. Elmire Alain (1^r n. Elmire Germain) ont reçu la prime de \$50.00.

Joseph Bédard & Philomène Papillon (un héritier demande la prime de \$50.00).

Joseph Derome/Descarreau & 2^e n. M.-Ida Clermont (1^r n. Mary Germain) ont reçu la prime de \$50.00.

Joseph Godin & Julie Leclerc ont reçu le lot 5, rang D, Canton Colbert.

Joseph Hardy & Délima Julien ont reçu le lot 9, rang 13, canton Montauban.

Jacques Jobin & Marguerite Richard ont reçu le lot 2, rang D, canton Colbert.

Charles Latulippe & 2^e n. Marie Rochette (1^e n. Arthémise Langlois) ont reçu le lot 19, rang 8, canton Gosford et la prime de \$50.00.

Ferdinand Leclerc et 2^e n. Ludivine Marcotte (1^e n. Céline Marcotte) ont reçu le lot 3, rang D, canton Colbert.

Joseph-Ludger Leclerc & Marie-Virginie Petit ont reçu le lot 1, rang D, canton Colbert.

Jérôme Marcotte & Adélaïde Godin ont reçu le lot 4, rang D, canton Colbert.

Isarèl/Misaël Matte & Selème/Salomée Plamondon ont reçu le lot 12, rang B, canton Montauban et la prime de \$50.00.

Ferdinand Paquet & Zélia Plamondon ont reçu la prime de \$50.00.

Jean-Baptiste Plamondon & Marie-Louise Mottard ont reçu le lot 11, rang D, canton Colbert.

Dennis Shanahan & Ellen McCarthy ont reçu la prime de \$50.00.

Pierre-Léonard/Léandre Thibodeau & Henriette Gauthier ont reçu la prime de \$50.00.

Familles de Ste-Christine, autrefois de Saint-Basile :

Édouard Hardy & 3^e n Émérance Morin (1^r n. Louise Lortie, 2^e n. Basilice Marcotte) ont reçu la prime de \$50.00.

Martial Jobin & Alphonsine Hardy : le lot 6/C du canton Colbert n'est pas disponible, prime ??.

Les dossiers des requérants sont conservés aux Archives nationales de Québec, dans le fonds du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (E9, S101, SS4, contenant 1984-11-011/139 à 198). Chaque demande contient la liste nominative des enfants, certaines demandes contiennent des copies de certificats de mariage.

Le texte ci-dessus a été rédigé à partir du document de présentation de l'instrument de recherche des demandes d'octrois de terre aux familles de 12 enfants réalisé par Renée Lachance et Renald Lessard des ANQ et la recherche des familles citées ci-dessus a été faite par Yves Marcotte.

Allsoppville aujourd'hui rang St-Joseph. Par : Clothilde Genest



C'est à St-Basile que vient s'installer Pierre-Léandre Thibaudeau. Né à cap Santé en janvier 1832, il épouse Mlle Henriette Gauthier le 13 août 1850, de cette union naissent dix-sept enfants : Honoré, Louis, Alfred, Ludger, Joseph, Horteline, Léda, Estelle, Adjutor, Delphis, Azarie, Hercule, Amanda, Octave, Adeline, Adolphe et Marie. Sa fille Léda épouse en seconde nocces M. Henri Vallée, de cette union naît une fille du nom de Rose, celle-ci épouse Henri Bilodeau. Rose est la mère de Louis Bilodeau qui animait les soirées du bon vieux temps à la télévision de Sherbrooke.

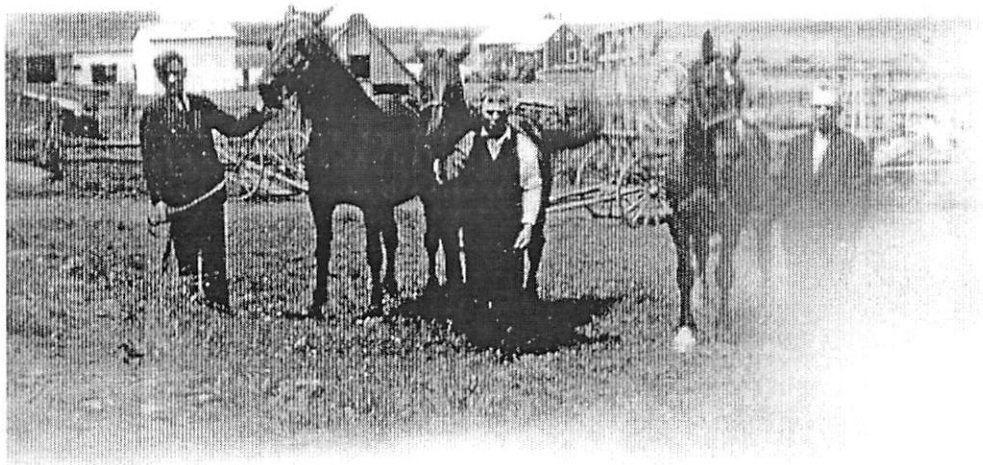
Pierre-Léandre Thibaudeau et son épouse Henriette Gauthier.
Source : Lionel Hamel

Le 7 juillet 1852, Léandre achète de Mlle Émilie Delisle, fille de Félix Delisle, le lot 469 contrat passé devant le notaire Joseph Bernard. Le 3 mars 1873, un autre achat de terre, soit le lot 470 qu'il obtient de Sieur Élie Chaillé, celui-ci l'avait acheté du seigneur Allsopp.

À cette époque où les terres n'étaient pas défrichées, la forêt était peuplée d'ours, on m'a raconté que les colons installaient des pièges à ours. Lorsque l'ours était pris au piège, on allait chercher Léandre qui possédait un fusil à baguette, assez souvent, pour ménager sa poudre noire, il employait un bon gros bâton d'une certaine longueur qu'il gardait pour cette occasion et d'un bras ferme, il assommait l'animal. À l'ombre de son grand âge, après une vie bien remplie, Pierre Léandre partage ses souvenirs avec un voisin de terre du rang Ste-Anne, il lui fait cette confidence : « *Tu sais mon jeune, je ne suis pas riche, à part ma terre j'ai rien d'autre, si je pouvais, j'échangerais tout cela pour me retrouver sur cette même terre en juillet 1852, avec ma charette recouverte d'une toile, cela nous servait de demeure, ce sont les plus beaux moments de ma vie.* »

Tout près de la demeure familiale, s'installent ses deux fils Alfred époux de Virginie Marcotte, famille de douze enfants et Joseph qui avait épousé Arthémise Marcotte le 23 novembre 1880, treize enfants naissent de cette union : Adélar, Amanda, Alexina, Adjutor, Delphis, Aurélie, Anonyme, Diana, Gaudias, Ozéline, Armand, Léger et Alice.

Joseph et ses fils étaient des amateurs de chevaux, chacun des fils possédaient son propre cheval. Voici une histoire véridique concernant Joseph : À Portneuf, arrivait en provenance de Québec, une goélette qui venait chercher du bois de chauffage de deux pieds. Les cultivateurs avaient une à deux journées pour aller livrer leur bois. Joseph et quelques voisins descendirent à Portneuf avec leurs charettes pour la livraison, en route une roue se brisa. Pendant ce temps, au quai, le capitaine avait installé deux madriers et on chargeait le bois d'érable. Joseph n'étant pas arrivé, le capitaine impatient décida de partir, quand Joseph arriva. « *Attendez, capitaine, il arrive.* » Les voisins aidèrent Joseph à embarquer son bois. L'ouvrage terminé, le capitaine se dépêche d'enlever un madrier. « *Capitaine, dit Joseph, vous m'avez pas payé.* » et celui-ci de répliquer : « *J'ai attendu après toi, passes-toi de ton argent.* » C'est alors que s'interposa M. François Marcotte, homme assez bien bâti. Il prit le capitaine par la ceinture, le tenant au bout de ses bras sur le deuxième madrier, il lui dit : « *Tu lui donne ses \$2.00 ou tu prends un bain.* », c'est ainsi que Joseph a obtenu son dû.



De gauche à droite : Gaudias, Adjutor et Delphis Thibaudeau. Au loin la maison de M. Santerre aujourd'hui.

Source : Lionel Hamel

CAPSULE GÉNÉALOGIQUE

L'ancêtre Jean HARDY (1646-1715)

Fils de Pierre Hardy et d'Isabelle Mihou de la ville du Hâvre-de-Grâce, archevêché de Rouen en Normandie, il contracte mariage devant le notaire Becquet, le lundi 21 décembre 1665 avec Catherine Rivet, fille de feu Pierre Rivet et de Marie Sergent de la ville d'Estampe, évêché de Chartres. Ce contrat est ensuite annulé. Il contracte de nouveau mariage devant le notaire Duquet le lundi 14 octobre 1669 avec Marie Poiret, fille de feu Toussaint Poiret et de Catherine Chatou de la paroisse St-Laurent de Paris. Il l'épouse à Québec le 21 octobre 1669; de leur union naissent 6 enfants.

- Il s'engage pour 3 ans envers les Sulpiciens, en 1661, au salaire de 165 livres par année. Libéré de son engagement, il loue pour un an, une terre de 2 arpents et demi.
- Au recensement de 1666, il travaille comme engagé chez le sieur Denis Ruelle d'Auteuil à Sillery. L'année suivante, il reçoit une concession de terre à Dombourg où il décide de se fixer.
- Le 29 septembre 1669, il passe un marché de construction d'une grange de 30 pieds par 20 pieds avec le charpentier Laurent Casteau auquel il promet 165 livres pour ce travail. En 1672, le seigneur Jean-François Boudron lui remet le titre de concession de sa terre, voisine de celles de Jean Dubuc et d'Étienne Léveillé à Neuville.
- Le 18 juin 1675, il réclame de Jean Aumier une charrue et une journée de semences en réparation pour les injures qu'il lui a adressées. Aumier est condamné à lui verser 22 livres.
- Au recensement de 1681, il possède un fusil, 10 bêtes à cornes et 25 arpents de terre en valeur. Par la suite, il loue des terres pour les exploiter à Anne-Claude de Laval, à Nicolas Dupont et il achète celle de Guillaume Cartier, meunier du Cap-de-la-Madeleine. Pierre Cartier, marchand de La Rochelle lui vend en 1713 une terre de 3 arpents de front par 40 arpents de profondeur à Neuville au prix de 1100 livres qu'il paie comptant.
- Son épouse décède à Neuville où elle est inhumée le 6 janvier 1715. Il décède au même endroit 6 mois plus tard. Une fois toutes ses dettes payées, ses héritiers se partagent la somme de 2280 livres 10 sols.

ENFANTS :

1. Anne-Jeanne; n. 29-08; b. 02-09-1670 Québec m. 1687 Pierre Simon.
2. Pierre; n. et b. 10-01-1672 Québec m. 1699 Marie-Charlotte Lefebvre.
3. Jean-Baptiste; n. 07 Neuville; b. 27-05-1673 Québec m. 1700 Marguerite Voyer.
4. Angélique; n. 19-02 Neuville; b. 06-03-1675 Québec d. avant rec. 81.
5. Catherine; n. et b. Neuville 01-10-1676 Québec m. 1703 Jean Lafontaine.
6. Jean-François; n. et b. Neuville 27-12-1678 Québec; cité 30-06-1696 Neuville.

Recherches : Lili Renaud Bédard

Sources : **Dictionnaire généalogique des familles du Québec, René Jetté.**
 Dictionnaire biographique des ancêtres québécois, Michel Langlois.

Besoin d'un coup de main

La Société d'Histoire de Saint-Basile a commencé à l'été 2002 la saisie informatisée de données sur les terres de notre paroisse et certains vieux contrats s'y rattachant.

Nous avons besoin d'aide pour poursuivre ce projet.

Toute personne capable de taper au clavier d'un ordinateur et qui serait disposée à consacrer quelques heures de bénévolat est priée de contacter Marie-France Alain (329-2239) ou Yves Marcotte (329-2686). Ce travail s'effectuera au local de la société dans l'édifice Caron de la municipalité.

Merci de votre support.